

FALABRACKS ET TOHUBOHU PRÉSENTENT



72^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Generation
FILM D'OUVERTURE

ALLONS ENFANTS

UN FILM DE
THIERRY DEMAIZIÈRE
ET ALBAN TEURLAI

AU CINÉMA LE 13 AVRIL

SYNOPSIS

Au cœur de la capitale, un lycée tente un pari fou : intégrer des élèves de quartiers populaires et briser la spirale de l'échec scolaire grâce à la danse Hip Hop. *ALLONS ENFANTS* est l'histoire de cette expérience unique en France.

LE LYCÉE TURGOT & LA SECTION HIP HOP

Le lycée Turgot est un lycée parisien de 1 400 élèves, caractérisé par deux entités où se mêlent des élèves du secondaire (700) et des élèves du supérieur (700) avec des profils variés issus de milieux sociaux et culturels différents. L'accueil des élèves est basé sur la bienveillance, l'accompagnement à la scolarité et l'exigence de résultats pour les classes de terminales mais surtout pour les classes du supérieur où la concurrence avec d'autres lycées peut être rude. C'est dans une ambiance de travail cadrée et sécurisée que les élèves évoluent, pour acquérir toutes les connaissances qui leur permettront de poursuivre leurs études et s'insérer dans la vie

professionnelle, et aussi toutes les compétences pour s'épanouir et se construire comme futurs citoyens.

Les bons résultats obtenus aux différents examens, baccalauréats et examens du supérieur ont renforcé le taux d'attractivité du lycée Turgot. La priorité du lycée se doit d'être à la fois pédagogique et sociale pour que tous les élèves accèdent à la culture et aux arts tout en visant l'excellence. C'est dans cet esprit de mixité sociale, de respect, de défi, de partage et de réussite scolaire que le lycée Turgot accueille tous les élèves et notamment ceux de la section d'excellence sportive Hip Hop.

ORGANISEZ UNE SÉANCE DE CINÉMA DU FILM *ALLONS ENFANTS* !

Pour mettre en place une séance du film *ALLONS ENFANTS* pour votre structure, il suffit de se rapprocher de la salle de cinéma la plus proche et d'organiser la projection avec la direction. Toutes les salles sont susceptibles d'accueillir ce type de séance. Le cinéma se rapprochera du distributeur Le Pacte pour demander le film.

Si vous avez besoin d'aide pour contacter un cinéma :

programmation@le-pacte.com

L'affiche, les photos, le dossier de presse, la bande-annonce du film...

N'hésitez pas à partager avec votre réseau !

Tout est disponible sur :

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS

UN FILM DE THIERRY DEMAIZIÈRE ET ALBAN TEURLAI

« NOUS AVONS VOULU FILMER CES GAMINS DANS LEUR EXCELLENCE ET LEURS FAILLES. »

Comment avez-vous eu l'idée de réaliser un film documentaire sur la section hip hop du lycée Turgot à Paris ?

Thierry Demaizière : Un jour, Elsa le Peutrec, qui travaille pour Tohubohu, nous parle de ce projet pédagogique de la Section Hip Hop au Lycée Turgot qu'elle avait repéré et sur lequel elle avait commencé à enquêter. Immédiatement, on se dit que c'était un pur sujet pour le cinéma et nous lui avons proposé de le co-écrire avec nous.

Alban Teurlai : C'est David Bérillon, un professeur d'EPS, ancien danseur et fou de hip hop, qui a eu l'idée de créer cette section unique en France et d'aller chercher des gamins passionnés de hip hop dans des quartiers et banlieues parfois difficiles pour les emmener dans le centre de Paris au Lycée Turgot. Il a été accompagné et épaulé par le proviseur, Monsieur Barrant, qui est allé à l'encontre de ce qui se fait d'habitude dans l'Education Nationale et a décidé de déssectoriser. Le deal avec les élèves, c'est danser tout en ayant de bonnes notes à l'école. L'excellence scolaire et artistique. Tout au long de l'année, ils sont encadrés par des danseurs et des chorégraphes professionnels, on les encourage à s'ouvrir à d'autres événements culturels, on les emmène à Chaillot, à la Villette, bref, et on les remet sur le chemin des études avec le moteur de la danse.

A-t-il fallu gagner la confiance des élèves ?

Alban : Il a évidemment fallu un temps d'adaptation, mais ça s'est fait assez naturellement. Un terme qui revient souvent dans le hip-hop, c'est « représenter ». Ils sont donc fiers de représenter les leurs, leur quartier, leur lycée, le mouvement hip hop et pour être exposés, rien ne vaut une caméra et encore mieux une caméra de cinéma.

Thierry : Une de leurs plus grandes angoisses, c'était de savoir comment ils allaient deux-trois ans plus tard, assumer leur look, leurs cheveux, leur apparence. On les a filmés en 2018-2019 en pleine adolescence à l'âge où le corps change beaucoup, ils ont des appareils dentaires, de l'acné. Une est venue me voir, très inquiète, en me demandant : « Vous allez garder des images de moi du début d'année ? Oui pourquoi ? « C'est horrible, je n'avais pas encore ma frange ! »

Comment avez-vous sélectionné les élèves qui allaient être les huit protagonistes du film ?

Alban : La veille de la rentrée, David a fait un entretien avec chaque élève que nous avons filmé. Ce sont les séquences qu'on voit au début du film. Ces premiers entretiens nous offraient l'opportunité d'une audition parfaite. Un vrai casting. Dès ce moment-là, on a pu commencer à tirer des fils d'histoires et repérer les profils qui nous intéressaient.

Thierry : C'est un travail en perpétuel mouvement, rien n'est figé, c'est une affaire de feeling. Notre cancre préféré, Nathanaël, n'avait rien à dire lors de cet entretien préliminaire, il était incapable de formuler quoi que ce soit, l'interview était nulle mais spontanément, on aimait sa bouille qui exprimait quelque chose d'à la fois complexe et lumineux. C'est le cancre génial de fond de classes qui fait rire les filles. Au final il a une place très importante dans le montage et ce sont peut-être les meilleures punchlines du film.

C'est très beau de les voir évoluer sur un an et prendre leur place dans le monde car c'est le principal enjeu : trouver sa place même si trouver sa place, c'est jouer à Tetris avec son corps comme Maxime

Alban : Oui. C'est ce que Benjamin Millepied, qu'on a filmé dans RELÈVE, voulait secouer à l'Opéra, cette norme des corps tous blancs avec la même

silhouette. Dans le hip-hop, les danseurs sont des filles et des garçons de toutes les couleurs, on y voit toutes les silhouettes. C'est un mouvement d'une grande tolérance et d'une grande bienveillance contrairement aux clichés souvent véhiculés.

Thierry : Cette génération a une conscience absolue qu'il va falloir se bagarrer pour gagner sa place au soleil. Avec ce monde d'ultra consommation qu'on leur vend à la télé, dans les clips et sur les réseaux sociaux en permanence, comment pourraient-ils ne pas vouloir en croquer aussi ? Contrairement à certaines idées reçues, ils ne sont pas du tout déconnectés ou, ils ne rêvent pas. On leur raconte le chômage, on les abreuve de mauvaises nouvelles depuis qu'ils sont nés ! Ils ont la hargne, la rage d'avoir leur part du gâteau et c'est bien normal. Le film raconte ça aussi, leur rage, leur hargne et leur envie de lumière.



Cette section, c'est aussi l'occasion pour eux de se mélanger aux « babtous », les blancs bobos, de découvrir la mixité.

Thierry : Oui. Ces gamins venus des périphéries rentrent dans le cœur de Paris et découvrent un monde qu'ils ne connaissaient pas ou peu : les bobos. Ils n'ont pas les mêmes codes, pas les mêmes fringues, ni le même langage, ils ne se checkent pas de la même manière. Le Hip hop va être leur langue commune

On voit bien qu'ils n'ont fondamentalement aucun problème avec l'autorité, ils respectent les profs et se respectent entre eux

Thierry : Bien sûr. Ils gueulent un peu quand ils sont punis et qu'ils doivent faire des pompes mais ils les font.

Alban : On aime beaucoup cette séquence où les élèves arrivés en finale du championnat de France répètent La Marseillaise au cas où ils gagneraient. Cet hymne national, ce chant patriotique adapté par Gainsbourg à la sauce reggae, eux, ils le chantent en mode Hip hop, Allons enfants de la patrie de demain, d'où ce titre qui s'est imposé à nous.

Pour les filles, le hip hop c'est aussi une revanche sur les garçons.

Thierry : On est face à une génération de filles qui veulent « faire taire les mecs » comme le dit Melissa. Les battles, c'est aussi une façon de se faire respecter pour les filles, de ne pas avoir peur, de ne pas baisser les yeux. Avoir une attitude.

Alban : Melissa dit aussi que c'est la plus belle façon de se faire la guerre.

Thierry : le battle est une guerre très codée. On joue à la guerre des gangs mais il y a une compétition qui pousse à l'excellence et où les filles sont minoritaires malheureusement mais aussi armées que les mecs. C'est ce que raconte le film.

Est-ce que « Allons Enfants » est avant tout un documentaire politique ?

Thierry : Non c'est avant tout un documentaire sur la danse, sur l'école, sur l'échec et la réussite.

Mais le projet pédagogique que nous filmons est politique. C'est un pari sur la mixité qu'a fait un proviseur libre et citoyen : sortir les gamins de leur milieu en les faisant tout simplement danser et travailler ensemble. C'est aussi l'envie de sortir d'une stigmatisation facile qui raconte les gamins issus de l'immigration à travers 3 clichés : le deal, la violence ou l'islam radical.

Nous avons voulu filmer ces gamins dans leur excellence et leurs failles. Nous avons voulu filmer leur passion : la danse. Nous avons voulu aussi raconter leur ambition, que leur famille soit fière d'eux, leur envie d'argent et de réussite. Ce film est aussi un hymne au métier d'enseignant. C'est enthousiasmant de montrer des professeurs motivés qui font bouger les choses, qui aiment leurs élèves et se défoncent pour eux. Ce sont de vrais héros de la République.

ENTRETIEN AVEC DAVID BÉRILLON

RESPONSABLE PÉDAGOGIQUE DE LA SECTION À TURGOT



« MOI JE SUIS LÀ POUR LEUR DONNER CONFIANCE EN EUX ET LES ÉCOUTER, ET ÇA COMMENCE PAR CE QU'ILS ONT À EXPRIMER AVEC LEUR CORPS. »

Pouvez-vous raconter votre parcours ?

J'ai fait ma formation en STAPS à Clermont-Ferrand pour devenir prof d'EPS. À la base je viens de l'athlétisme, du saut en longueur, je voulais devenir pro. La première année, on doit choisir des activités. Dans l'ordre de préférence, j'avais mis « danse » en dernier. Bien sûr, ils ont fait exprès de former un groupe de danse avec tous les garçons dont c'était le dernier choix ! Au début, j'étais mal à l'aise mais petit à petit, je me suis passionné pour la connaissance du corps, la musique, moi qui suis arythmique ! Plus tard, j'ai choisi le Hip Hop comme thème pour mon mémoire, juste parce que je trouvais ça cool, mais j'avais la tête farcie de clichés. Alors je suis allé trainer dans un festival de Hip Hop à Clermont et j'ai pris une claque en découvrant ce que c'était vraiment. J'en suis ressorti persuadé qu'il y avait quelque chose de fort à imaginer pour l'Education Nationale.

Cette section, c'est votre bébé ?

Oui. En 2002, je suis muté à Paris. Je recrute des jeunes dans mon lycée pour leur apprendre les bases du hip hop et on monte un spectacle. Le premier pion que j'avance, c'est avec l'UNSS, à qui je demande de créer une nouvelle épreuve qui s'appellerait Hip hop Battle. De 200, on passe en quelques années à 30 000 gamins qui prennent une licence à l'UNSS pour faire du hip hop et on lance un championnat de France. Pendant 15 ans, tout cela prend de l'ampleur, mais au fond de moi je sens qu'il manque quelque chose. Chaque année, des élèves de troisième super doués du 19e ou du 20e arrondissement de Paris me disent « On est chauds, on veut aller à Turgot » mais aucun n'y arrive. Chaque rentrée, je compose mon petit groupe hip hop mais je suis frustré. Il manque le dernier rouage.

Quel est le déclic ?

En 2014, Monsieur Barrant, un nouveau proviseur, arrive. Je lui explique qu'il faudrait créer une section de haut niveau en faisant passer des auditions aux gamins de troisième de tout Paris avec une affectation prioritaire à Turgot et une réussite scolaire à la clé. Il prend rendez-vous avec le recteur et la semaine d'après, banco, j'ai carte blanche. On crée une section sportive d'excellence, le Rectorat nous appelle « Projet expérimental », « Ambition scolaire ». J'ai réussi à monter ce projet grâce à un proviseur et une inspectrice qui étaient en fin de carrière et voulaient tenter le coup. C'était leur dernier combat en quelque sorte, ils se sont investis à fond. Dès le début, le Rectorat nous a soutenus, légitimés. L'activité hip hop n'était pas structurée ni fédérée, il n'y avait pas de débouchés, pas de diplômes. Le ministère de la culture a voulu soutenir le projet pour avancer sur la question épineuse du diplôme. C'est un sujet complexe car il y a des brevets d'état en danse classique, contemporaine ou jazz mais pas en hip hop.

Votre premier objectif, c'est de leur apprendre à « réfléchir pour mieux danser » pour reprendre votre expression dans le film ?

Mon premier rôle est de capter ce qu'ils ont à dire, avec leur corps et par la parole. Ils ont tous des problèmes plus ou moins graves, avec leur famille, leurs amis, leur histoire, leur corps etc. Moi je suis là pour leur donner confiance en eux et les écouter, et ça commence par ce qu'ils ont à exprimer avec leur corps. J'essaie aussi de comprendre ce qu'ils veulent taire. J'échange beaucoup avec eux pendant les séances mais aussi avant ou après. Mon bureau, c'est le couloir entre le gymnase et la cour de récré !

Est-ce parce que le respect est une valeur importante du hip hop que la mixité se passe aussi bien ?

Oui. Le seul adversaire dans le hip hop, c'est toi-même. Dans les battles, on se transcende. L'image du cercle, c'est ça : on est entre nous, on se

protège, on se transmet confiance et respect. Et puis il ne faut pas oublier que ce sont des danseurs, des sportifs de haut niveau, leur comportement doit être irréprochable. Mais la mixité est multiple. On a voulu une mixité sociale, culturelle et intergénérationnelle. Scolairement, on a des bons et des mauvais élèves. Des gamins qui n'ont rien à voir socialement et culturellement se côtoient, échangent, s'entraident. Avec la section hip hop, il se passe un truc rare : les terminales parlent aux secondes et aux premières, ils leur donnent des conseils, révisent avec eux. Je suis persuadé que le parrainage des plus grands est la clé de la réussite de l'Education Nationale.

Le vocabulaire que vous utilisez dans le film pour parler des élèves est éloquent. Vous dites qu'il faut les « accrocher », les « attraper », les « récupérer », comme s'ils vous glissaient entre les doigts ?

Oui. L'adolescence est une grande phase de mutation. Parfois, deux semaines de vacances scolaires passent et je les reconnais à peine. Certains prennent un centimètre, d'autres changent de tête. Ils sont fluctuants physiquement et mentalement, ce que le film montre très bien. Je la vois dans leur regard, cette mouvance, d'une semaine à l'autre, ils peuvent passer totalement à l'ouest. Il faut être capable de les comprendre, de les accrocher, de les ramener dans le cadre, et de leur parler de façon percutante en sachant saisir le bon moment. Tu peux avoir les bons mots avec les bonnes personnes mais si le moment est mal choisi, ça ne sert à rien. Un jour en STAPS, un prof m'a dit : « Avec les élèves, il faut être capable de faire du tête-à-tête mais aussi du côte-à-côte. » C'est-à-dire se mettre à côté de l'élève, sortir de son rôle de prof et regarder la même chose que lui plutôt que de le prendre entre quatre yeux. J'accroche plus un élève en faisant du côte-à-côte que du face-à-face.